

Jean-Yves
Loude

Pépites
brésiliennes

récit

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Par un matin de jour de l'An, Leuk et Lion, écrivains et ethnologues, reçoivent un courriel en forme de défi : le portrait à la peau brune qui les toise sur l'écran est celui de Luzia, il a été reconstitué à partir d'un crâne trouvé en terre brésilienne. Une femme négroïde, au "Nouveau Monde", près de 10 000 ans avant notre ère ?! L'étonnement et l'excitation réveillent sans tarder leur instinct d'enquêteurs : les voilà lancés dans un voyage de cinq mille kilomètres, en bus, à travers le Brésil, de Rio de Janeiro à São Luis do Maranhão.

Aussi enlevé que rigoureux, le récit de leur périple dévoile de passionnants compléments à l'oubliée histoire officielle : les hommes et femmes qu'ils rencontrent ont en commun d'être noirs, descendants d'esclaves, d'avoir participé par leur courage, leur créativité et leur résistance, à l'édification de l'identité et de l'âme brésiliennes – et d'être restés dans l'ombre, ou à la marge. Un thaumaturge sicilien, une sainte muselée, un boxeur champion d'art brut, l'avocat aux cinq cents victoires, une cuisinière révoltée, un sculpteur de têtes en sucre, la reine littéraire des favelas, le vainqueur de la famine, le Dragon des mers et l'Empereur des libertés sont quelques-unes des personnalités exceptionnelles évoquées par Jean-Yves Loude comme autant de flamboyantes pépites dans les eaux souvent boueuses de l'histoire du monde.

JEAN-YVES LOUDE

Écrivain et ethnologue, Jean-Yves Loude est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels une série publiée chez Actes Sud, dans laquelle s'inscrit cet opus, consacrée aux mémoires occultées de l'Afrique : Le roi d'Afrique et la reine mer (1994), Cap-vert, notes atlantiques (1997), Lisbonne, dans la ville noire (2003) et Coup de théâtre à São Tomé (2007).

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Actes Sud :

LE ROI D'AFRIQUE ET LA REINE MER, 1994

CAP-VERT, NOTES ATLANTIQUES, 1997, Babel 2002

LISBONNE, DANS LA VILLE NOIRE, 2003

COUP DE THÉÂTRE À SÃO TOMÉ, 2007 (prix Littérature RFI Témoin du Monde 2008)

Ouvrages consacrés à l'Afrique chez d'autres éditeurs :

LA DERNIÈRE COLÈRE DE SARABUGA, UN CONTE DU CAP-VERT, Gallimard Musique, 2012

LES POISSONS VIENNENT DE LA FORÊT, roman (São Tomé), Belin 2011

LE COUREUR DANS LA BRUME, roman (Cameroun), Folio junior, dernière édition 2011

LE VOYAGE DE L'EMPEREUR KANKOU MOUSSA (Mali), album, Le Sorbier 2010

DOUK LE MALIN, roman jeunesse, Donniya- Bamako, 2006

LES LETTRES DE TOMBOUCTOU ET DE GOURMA RHAROUS, récit, Donniya- Bamako & La passe du vent, 2006

LE FANTÔME DU BAGNE, roman jeunesse (Cap- Vert), Tipik Magnard, 2003 – traduction brésilienne *O FANTASMA DO TARRAFAL*, Alis editora 2008

JE T'OFFRE MA VILLE : OUAGADOUGOU, récit, La passe du vent, 2000

ANA DÉSIR, roman (Cap- Vert), La passe du vent, 1999

DIALOGUE EN NOIR ET BLANC (co-auteur Prince Kum'a Ndumbe III), essai, Présence Africaine, 1989

Bibliographie complète sur le site :

www.loude-lievre.org

Cet ouvrage a bénéficié d'une aide
du Conseil Régional Rhône- Alpes
et du soutien
du Bureau du Livre Français de Rio de Janeiro

© ACTES SUD, 2013

ISBN 978-2- 330-02040-8

JEAN-YVES LOUDE

Pépites brésiliennes

récit

avec la collaboration
de Viviane Lièvre

Illustrations
de Dirat

ACTES SUD

*à Alexandre Kum'a Ndumbe III,
à Sylvie Debs,
à Patrick Bogner,
à Pierre Molimard,
éclaireurs de nos chemins*



I

LE DÉFI

Dans lequel Leuk et Monsieur Lion, voyageurs connus en Afrique pour leurs enquêtes sur les expressions menacées des peuples malmenés par l'Histoire, reçoivent à l'aube d'un Jour de l'an neigeux le portrait troublant d'une femme noire, accompagné d'un message qu'ils prennent pour un défi.

Une neige cinglante tourmentait les premières heures de janvier. Un vent en maraude à travers les vignes traquait les lueurs d'une aube non désirée. Les réveillonneurs gisaient dans le fossé du sommeil et réclamaient une prolongation. Monsieur Lion regardait la nuit par la fenêtre. Il ne la sentait pas prête à desserrer ses griffes. Il la voyait comme un aigle acharné asphyxiant un monde usé entre ses serres : pauvre monde qui se traîne dans l'état comateux d'un loup à l'échine brisée. Lion, bien à l'abri, observait la rixe sauvage du temps qui passe. Souvent, il aimait précéder le jour et l'attendre. Cette aube-là méritait bien la vigilance d'un guetteur ; elle inaugurait une nouvelle décennie. Soudain, Lion délaissa l'écran noir de la fenêtre et alluma l'ordinateur, par pur réflexe, curieux de vérifier si la toile d'araignée mondiale n'avait pas été trouée par les feux de la Saint-Sylvestre, si la mygale d'Internet avait survécu à l'abandon momentané de ses dévots, abîmés dans d'excessives agapes. Qui serait le premier ami à glisser des vœux dans leur boîte ? Depuis quelle latitude ? Sous quelle forme ?

Un message attira son attention parmi les offres de montres de luxe et les réclames libidineuses qui ne respectent aucune trêve.

Objet : *uma figura afro-brasileira para vocês. Boas entradas no ano novo !*

Il cliqua, vit surgir le visage d'une femme étrange à la peau brune, plissa le front, tortura sa crinière léonine, martela nerveusement la surface de son bureau, se fit chauffer de l'eau pour un thé tibétain, contempla de nouveau l'apparition, longuement, et décida de réveiller Leuk. L'opération était risquée à cette heure précoce, mais les circonstances l'imposaient.

La femme les fixait avec un regard qu'ils jugèrent hautain, fier et dérangeant. Ils se sentirent défiés. Son crâne absolument lisse luisait, sans doute éclairé par un projecteur de studio. Ses lèvres épaisses étaient scellées. Ils ne connaissaient d'elle que son prénom, Luzia, et la date de sa mort, et encore, à quelque deux ou trois siècles près. Elle avait dû périr aux environs de moins onze mille avant notre ère. C'était écrit sous la photo. À cet instant précis, ils pressentirent que cette femme au menton proéminent, aux pommettes hautes, aux narines aplaties, allait secouer le cours de leur existence. Ils ne savaient pas encore s'ils devaient s'en réjouir. L'avenir le dirait. Le visage négroïde de Luzia, reconstitué à l'université de Manchester, émergeait d'un fond noir comme du grand puits du temps. La légende suggérait que Luzia figurait parmi les plus anciens ancêtres identifiés des Brésiliens.

— Dans l'état actuel des connaissances !...

Leuk balbutia cette formule protectrice comme elle aurait pu se signer ou soupirer *Me Deus !* devant une telle révélation.

Monsieur Lion ne pouvait détacher les yeux de la visiteuse dont l'intrusion numérique coïncidait avec le premier jour de l'année.

Il neigeait.

Lion se surprit à penser au pouvoir d'effacement de la neige.

Blanc couvrant.

Les ceps de vigne qui, d'habitude, traçaient des lignes d'écriture régulière autour de la petite maison en Beaujolais disparaissaient sous une couche épaisse. L'année commençait par une page blanche.

Leuk ironisa :

— Décidément, l'Histoire est un drôle d'édifice. On passe son temps à en refaire les fondations au risque d'ébranler tous

les étages de certitudes accumulés par-dessus. C'est une véritable entreprise de travaux publics spécialisée dans la restauration permanente d'idées anciennes. Allez ! Un coup de badigeon sur les vieilles couches de préjugés. On efface et on réécrit.

Lion rugit :

— Et c'est tant mieux. Rien de plus rassurant qu'un manuel d'Histoire raturé comme un brouillon d'écrivain.

Blanc couvrant.

Le portrait recomposé de Luzia, extrait d'un livre récent, faisait figure de fulgurante rature, voire de griffure. L'auteur, Eduardo Bueno, n'avait pas hésité à lui consacrer une pleine page pour avertir la grande famille des lecteurs brésiliens qu'elle devrait désormais agréger cet ancêtre nègre à ses racines les plus profondes. Le crâne de Luzia, avant reconstitution, était posé en bas de page comme une signature. Lion ricana :

— J'imagine la polémique que va susciter l'intrusion de cette nouvelle venue au sein du débat bien orchestré sur l'origine des Brésiliens.

Leuk rectifia :

— Il faudra encore un peu de temps avant que la polémique n'embrase les rivages du quotidien. Je ne suis pas sûre qu'elle alimente les conversations des buveurs de *caipirinha* et des Vénus des plages.

— Ou des partisans du Fluminense*. Je veux bien le croire. Mais, pour ceux qui veulent prendre la peine de s'étonner, la nouvelle fait l'effet d'une bombe.

— Bombe à retardement. Lis plutôt la pièce jointe. La mise à jour du crâne de Luzia remonte à 1974, sur le site de Lapa Vermelha, commune de Pedro Leopoldo, état du Minas Gerais. La découverte est à mettre au crédit de l'équipe de l'archéologue Annette Laming-Emperaire. Un sacré coup de pioche ! La surprise ne provient pas tant de l'antiquité de cette tête, mais de ses caractères négroïdes, et donc de l'obligation d'expliquer cette présence incongrue en Amérique du Sud à une époque où les seuls habitants acceptés par les tenants de l'Histoire officielle sont censés avoir migré de Sibérie ou de Mongolie à travers le

* Fluminense : nom d'un des clubs de foot les plus célèbres de Rio de Janeiro.

détroit de Bering, aux alentours de dix mille ans avant notre ère. Tu te rends compte : l'hypothèse Clóvis prend une pointe de silex dans le dos !

Leuk faisait défiler l'article sur l'écran avec une excitation grandissante.

— Pour la communauté scientifique, dans sa grande majorité, la culture dite de Clóvis, du nom d'un petit village du Nouveau-Mexique où elle a été repérée, représente l'avancée pionnière du flux migratoire sibéro-mongol sur le sol de ce continent qui n'en finit pas d'être appelé Nouveau Monde parce qu'on croit toujours que les Européens l'ont découvert. Apparemment, les pionniers n'ont pas tous utilisé le même passage. Certains n'auraient pas foulé le chemin nordique des glaces, mais chevauché des vagues plus méridionales. Ça ne te rappelle pas une autre histoire qui nous concerne de près ?...

— Oui, en effet.

Lion était plongé à la fois dans ses pensées et dans le bol fumant de thé tibétain au lait de bufflesse qui aidait à la concentration. Il s'interrogeait sur l'origine du courrier électronique reçu ce jour et de son expéditeur : *catmina*. Le nom ne lui disait rien *a priori*. En revanche, le portrait de Luzia et les articles qui l'identifiaient émanaient d'un correspondant brésilien. L'adresse s'achevait par “.br”. Le message comprenait aussi des vœux pour une année audacieuse. Le qualificatif était souligné. Une provocation ? Non, plutôt une incitation. Mais à quoi ?

Lion avait accompli, trois mois auparavant, une tournée de conférences au Brésil dans le cadre d'universités et d'alliances françaises. Il avait été invité à présenter la série d'enquêtes sur les mémoires assassinées de l'Afrique que Leuk et lui-même menaient depuis deux décennies au Mali et dans des pays de langue portugaise comme le Cap-Vert, São Tomé. Il avait évoqué avec passion ce long chemin africain qui les ferait, Leuk et lui, cogner un jour à la porte du Brésil. Immanquablement. La ville de João Pessoa, la plus orientale du Brésil, et la pointe occidentale de l'île de Santo Antão au Cap-Vert n'étaient séparées que par trois mille kilomètres : distance rendue encore plus mince par des connivences linguistiques et par la liste impressionnante des apports

récioproques entre les deux continents qui, fallait-il le rappeler, s'emboîtaient l'un dans l'autre avant la fameuse dérive. Lion avait mesuré l'intensité de l'intérêt de ses auditeurs brésiliens quand il racontait l'extraordinaire aventure maritime de l'empereur du Mali, Abou Bakari II, parti en 1311 à la découverte des limites de l'océan, appelé en ces temps "Mer des Ténèbres". Les yeux s'arrondissaient : Comment ! Un roi d'Afrique à la tête d'une flotte de deux mille barques remplies d'or, d'eau et de vivres, aurait osé accomplir la traversée de l'Atlantique plus d'un siècle et demi avant Colomb et Cabral ? Et personne ne nous a prévenus, on ne nous a rien dit à l'école ! Certes, Abou Bakari II n'a jamais rendu compte de son expérience qui, auréolée d'un retour en Afrique, aurait pu changer la face du monde. Il avait disparu. Dans les flots ? Ou enseveli avec ses compagnons dans la forêt époustouflante de la future Amérique, ou alors absorbé par des populations indigènes ? Les savants d'une Europe encore coloniale dans l'âme profitèrent de son absence prolongée pour naufrager le souvenir de ce souverain noir inclassable ; ils noyèrent dans les eaux profondes de leur mépris l'extrait de l'encyclopédie arabe du XIV^e siècle qui mentionnait son voyage. Pour les détenteurs du savoir, la messe était dite : les Africains du Moyen Âge n'avaient aucune compétence pour affronter la haute mer et se risquer dans une expédition concertée.

Combien de fois Lion avait-il reçu l'aimable conseil d'effacer de son esprit ces chimères de l'oralité africaine ?

Il n'en fit rien. Bien au contraire.

Leuk et lui avaient eu cent fois l'occasion d'exposer cette histoire à des publics variés. Jamais ils ne l'avaient fait pour défendre *mordicus* la véracité de cet épisode camouflé de l'aventure humaine. Ils ne pouvaient se multiplier sur les deux continents afin de mener des investigations pluridisciplinaires, récolter des éléments inédits, nourrir le débat, apporter des preuves irréfutables. En revanche, ils tenaient à dénoncer l'attitude peu scientifique d'universitaires patentés qui excluaient d'emblée l'idée de vérifier la plausibilité d'une information gênante. C'est au nom du doute que Leuk et Lion étaient devenus détectives en Afrique et s'étaient mis à rôder derrière les façades de l'Histoire. L'enquête sur le roi du Mali et sa liaison dangereuse avec la reine mer

les avait menés de Dakar à Conakry, *via* Bamako, en passant par tous les villages de griots présidés par des hommes exercés à retenir le passé. Les deux inspecteurs culturels avaient accumulé assez d'indices pour penser que cette expédition de l'empereur mandingue n'était pas un conte à balayer du revers de la main. Mais, en ce matin neigeux d'une année encore vierge, face au visage de Luzia qui surgissait du néant, Lion pressentit qu'ils s'étaient trompés sur un point important. Il se sentit pris de vertige.

— Et si la traversée d'Abou Bakari II n'était pas une première tentative africaine, comme nous le pensions, mais au contraire une des dernières avant la tragédie de la traite ?

Leuk partageait cette impression.

— Il va bien falloir expliquer d'une manière ou d'une autre comment Luzia et les siens ont pu passer d'une rive à l'autre de l'océan, il y a dix mille ans ou plus !

— Nous savons déjà qu'à plusieurs reprises des pêcheurs capverdiens tombés en panne d'essence ont été retrouvés à proximité des côtes du Brésil, portés par l'action favorable des courants. Et certains, dotés de vivres, d'eau et d'un fort mental, étaient encore vivants au moment du repêchage. Ils furent rapatriés. Dériver des côtes de Guinée au Pernambouc ne semble pas poser de difficultés insurmontables. En revenir suppose, en revanche, une autre paire de rames...

— Et maintenant, à qui devons-nous cette première intrigue de l'année ?

Lion haussa les épaules et esquissa un signe d'ignorance.

La messagère – un accord d'adjectif révélait que c'était bien une femme – se permettait juste ce commentaire personnel : C'est évident que je suis heureuse d'apprendre l'existence de Luzia. Cela change tout en moi. Mais, au Brésil, je parie que bien peu de gens seront contents de revendiquer une ancêtre noire.

Signé : *O Tambor de Crioula*.

Tambor de Crioula.

Lion répéta le nom pour l'ajuster à un souvenir.

Ce terme désignait une manifestation populaire, répandue dans la ville de São Luís do Maranhão, au nord du Brésil,

à l'embouchure du Rio Mearim. Cette tradition liée au culte de São Benedito, un saint noir, était née au temps de l'esclavage.

Ça oui, il l'avait noté.

Et quoi d'autre ?

Il se repassait mentalement le film de son bref séjour à São Luís. Le message émanerait-il de là ?

Il était resté dans cette île-ville le temps de deux conférences et d'une visite au musée consacré à Nhozinho, un artiste handicapé doté d'une invraisemblable agilité manuelle qui, cloué toute sa vie sur un fauteuil roulant, avait réalisé une œuvre immense constituée de jouets en bois minuscules.

Que s'était-il passé dans ce musée ?

Rien, à part un moment d'exception avec ce Nhozinho. Vraiment. Semblable à ceux qu'il avait vécus au musée d'art brut de Lausanne en Suisse ou à la Fabuloserie près d'Auxerre, deux chefs-lieux des expressions de l'inconscient, de l'art populaire en majuscules, de la fulgurance médiumnique. Seul à déambuler au milieu d'une foule de petits personnages dansants, il s'était senti Gulliver parmi des Lilliputiens en fête. Il aurait pu lui-même sautiller, tourner. Il en avait eu envie. Il n'y avait personne dans la salle pour l'en empêcher. Les vitrines n'entravaient pas les ondes de liesse qui émanaient de ces figurines richement vêtues avec un soin maniaque par un sacré sculpteur.

Il était là, le sculpteur, parmi ses créatures. Impossible de le rater. Nhozinho s'était représenté grandeur nature, en bois peint, ses grosses mains posées sur l'établi, en train d'articuler une marionnette. Il ne s'était pas fait de cadeau, Nhozinho, bien conscient de sa gueule cassée, de son œil crevé perpétuellement bouché par un bandeau de pirate, de ses paluches déformées par la maladie qui l'avait mordu à l'âge de douze ans. Une bête immonde, cette maladie qui ne dira jamais son nom. Elle lui avait rongé le corps et cabossé la silhouette. Par chance, il avait eu le temps de développer, dès son plus jeune âge, un talent unique pour la confection de jouets, de boîtes, de poupées. Ce don le sauvera d'un enfer assuré. Toute sa vie, il produira des objets merveilleux qui auront le pouvoir de transformer la répulsion en attraction, la peur qu'inspirait son corps tordu en magie. Tout le monde l'aimait à São Luís. La souffrance préserva sa capacité de rêver comme un enfant.

Et le rêve de cet enfant mort à soixante-dix ans en 1974 s'étalait devant les yeux de Lion : la reconstitution minutieuse de Bumba-Meu-Boi, une réjouissance très prisée dans le Maranhão. Les petits figurants le dévisageaient avec une attention aiguë. Ces personnages extravagants vêtus comme des gens du peuple disparaissaient sous des coulées de galons multicolores. Ils étaient coiffés de tricornes ou de couronnes garnies de perles et de plumes. Tous, les vachers noirs comme les musiciens, les guérisseurs indiens, le père Francisco et la mère Catarina, principaux protagonistes du drame, tous étaient suspendus par un fil à une roue, semblables aux pièces audacieuses d'un mobile d'art contemporain. Lion pensa à Calder. Et les personnages continuaient à danser dans l'air confiné de la pièce, soumis au vent de la respiration de l'unique spectateur. Il y avait aussi le bœuf, *Boi*, enjeu de la fable, symbole de pouvoir pour les riches et de convoitise pour les pauvres. Le bœuf volé et tué par son ravisseur puis ressuscité par un "docteur feuille" indien pour soustraire le coupable à l'ire du patron de la fazenda. La bête splendide avait les cornes enguirlandées et la carcasse caparaçonnée, recouverte d'une jupe fleurie, surchargée d'un cœur géant. Les pieds d'un danseur dépassaient de dessous la jupe.

Un cartel disait à Monsieur Lion que longtemps cet amusement de nègres, de gens simples et pauvres avait été interdit ou rejeté aux limites de la ville parce qu'il nuisait au bon ordre et à la morale. Heureusement, les temps avaient changé. Grâce à Nhozinho, Bumba-Meu-Boi bénéficiait d'un étage au musée de la ville. Les figurines tournaient vers Lion leurs visages noirs et graves, savourant sans doute la déroute du mépris devant la reconnaissance officielle d'une valeur populaire.

L'idée s'était imposée dans la maison de Nhozinho, simple et claire : s'il devait un jour revenir au Brésil, si les courants atlantiques et le destin le déposaient sur les rivages du Pernambouc, il se dirigerait d'emblée vers ce Brésil des manifestations populaires dépréciées ou écartées. Vers ces amusements de nègres, de gens simples et pauvres. Il l'avait confié à Leuk dès son retour : c'était ce Brésil qu'il avait envie de connaître, d'approcher et, si possible, de raconter.

Face à “la gueule de bois” de Nhozinho, il avait écrit le mot *figuras* dans son carnet de voyage et griffonné à la suite :

Il y a une chose dont le Brésil souffre aujourd’hui, c’est la persistance de préjugés qui collent à l’évocation du pays, clichés pour l’essentiel fabriqués par le cinéma, la télévision, l’industrie touristique, et entretenus par la paresse intellectuelle. Cette sempiternelle réduction irrite bon nombre d’esprits qui refusent de voir le génie pluriel du Brésil, métis, bouillonnant, en perpétuelle création, ramené aux seules évocations de Copacabana, du foot, des feuilletons télévisés, de la violence, des trafics, du carnaval et de la chosification du corps féminin. Cependant, même dissimulés par ces écrans épais, survivent depuis longtemps au Brésil d’infinis talents populaires, contenus dans un mot, *figuras*, traduisibles par “personnalités”, “caractères”. Vivants ou morts, ces poètes des recoins, musiciens, danseurs, artisans, philosophes illettrés, traducteurs des dieux, ont laissé des traces précieuses, même si leurs créations restent le plus souvent peu visibles, mal reconnues. Il faudrait aller à la recherche de ces marques, traces, passages, recoins, résistances. À la rencontre des bâtisseurs anonymes de la réalité brésilienne...

“La magnifique diversité de la culture brésilienne a cessé, il y a peu, d’être un objet d’études académiques pour sortir enfin des cabinets et gagner les impasses des favelas, les cantons du Sertão, les champs, les forêts, les plantations, les pistes du littoral, les quilombos et les périphéries où la culture se vit comme un art de résistance... Il n’est pas courant de voir un peuple maintenir un tel degré de résistance autant de temps... Le Brésil a appris à être divers dans la diversité.”*

Lion avait recopié cette déclaration du chanteur Gilberto Gil, alors ministre de la Culture. Enclose entre les pages de son carnet, elle pouvait y fermenter à loisir et dégager des influences actives. Leuk se laisserait-elle à son tour intoxiquer par ce nouveau désir d’enquête ?

* *Quilombos* : communautés d’esclaves ayant fui les plantations, le travail forcé et les traitements abusifs, et vivant dans la clandestinité. Le terme désigne aujourd’hui des communautés rurales paupérisées et marginalisées vivant sur les sites historiques de la résistance des Noirs.

Uma figura afro-brasileira para vocês

Vocês. L'expéditrice avait observé la marque du pluriel : le portrait de Luzia et les souhaits pour une année audacieuse s'adressaient bien à "eux deux".

Leuk et Lion aimaient quand la vie frappait ainsi à leur porte. De vrais coups du sort qui s'abattaient sur eux dans des moments inattendus, comme en cette aube de neige vibrionnante hachant menu le paysage des vignobles et les forêts d'altitude. En principe, rien n'aurait dû arriver un tel jour férié barré du calendrier par les intempéries. C'était un matin à rester au coin du feu et à relire les romans de Conan Doyle qui, souvent, débute par la description d'un temps de chien à ne pas lâcher un éventreur ou une héritière vulnérable dans les rues de Londres. Leuk et Lion se prenaient parfois pour Sherlock Holmes et Watson, "honorables détectives en Sciences Humaines". Il leur arrivait de plaisanter sur le glissement progressif de leur position d'ethnologues à ce statut de "privés", engagés dans des filatures aventureuses qui les conduisaient à fréquenter les bas-fonds de l'Histoire.

Cette fois, l'affaire s'ouvrait sur la découverte d'un crâne de femme nègre. Cadavre exhumé, preuve encombrante. Qui avait intérêt à secouer sous leur nez le dossier sensible du peuplement primitif du Brésil, recouvert depuis des lustres par la poussière des certitudes ?

Lion enclencha les mécanismes de sa mémoire.

Quand il était sorti de la maison de Nhozinho, il avait suivi la rue du Portugal, artère emblématique de ce centre "classé" de São Luís do Maranhão où le trafic de la nostalgie était plus dense que celui des véhicules. Les maisons aux façades peintes ou couvertes d'azulejos, les fenêtres à ogive, les balcons en fer forgé, les chaussées pavées, les trottoirs aux dalles luisantes chantaient en chœur la rengaine élégante et triste des défuntes colonies portugaises. Au coin d'une ruelle, il avait entraperçu une ancienne boutique, haute de plafond, dans laquelle étaient suspendus des tambours. Le lieu ne ressemblait pas à un magasin de musique. Il était revenu sur ses pas et, sans trop réfléchir, était entré.

Tambor de Crioula.

C'était évident. Comment n'y avait-il pas pensé tout de suite ?

Une femme métisse d'une trentaine d'années l'avait renseigné sans s'étonner de son intrusion. Elle tenait la permanence au siège de la compagnie de culture populaire Tambor de Crioula Catarina Mina. Oui, elle était *Dona*, responsable d'un des groupes de danse en activité dans la ville. Elle exerçait l'autorité sur ses membres et déployait une énergie farouche à l'animer. Et si elle engageait toutes ses forces dans cette bataille, c'était pour prouver qu'au-delà de l'amusement populaire saisonnier, le Tambor de Crioula participait de façon durable à la résistance culturelle du peuple noir.

Lion était resté stupéfait par la teneur de ces propos qui croisaient si bien ses préoccupations. Cette rencontre tenait du miracle.

La jeune femme s'appelait Zayda.

Elle parlait avec des éclairs dans les yeux et des paillettes de rire dans la gorge : "Cette démonstration de fierté d'être Noir dans l'état du Maranhão ne doit pas céder à la pression de l'industrie du tourisme et tomber dans le caniveau du non-sens. Le danger est bien réel. Comprenez. Le Tambor de Crioula, qui réunit percussions, rythmes, pas, rondes et vêtements spécifiques, a réussi à conquérir le titre de Patrimoine Immatériel de la culture brésilienne. La classe supérieure *maranhense*, qui croit encore qu'une élite se mesure à la clarté de sa peau, s'en étrangle : C'est scandaleux ! Pourquoi donne-t-on de l'importance à une agitation de nègres que nous avons dénoncée dans les journaux ? Comment des gesticulations bruyantes d'employés, de domestiques, de dockers pourraient obtenir une vraie reconnaissance ? Un label de qualité ? *Nem pensar !* Que fait la police à qui nous avons demandé d'intervenir pour museler ces tapages sur la voie publique ? Si la police n'y arrive pas, alors enterrez-moi officiellement ce Tambor de Crioula sous la chape du folklore. Et l'autre frénésie, Bumba-Meu-Boi, en même temps. Rien de tel qu'une bonne récupération touristique pour leur faire perdre consistance et arrogance. Ameutez les gringos, laissez débarquer des voyeurs en bermudas, et vous verrez, leurs appareils photos auront vite fait de voler âme et authenticité. En attendant que

ces phénomènes s'effondrent d'eux-mêmes, au moins qu'ils gonflent le profit des marchands de bière ! Mais, de grâce, cessons de croire que cette ville de São Luís, dont la population, certes, est composée à soixante pour cent de Noirs et de mulâtres, puisse montrer à la société brésilienne tout entière l'importance de l'élément noir dans la construction du pays !”

Zayda reprit son souffle : “Eh bien oui, nous oserons le montrer ! *Sim Senhor !*”

D'après Monsieur Lion, Zayda Costa était une belle femme que la colère rendait fascinante. Les mots jaillissaient de ses lèvres, de ses yeux, de ses mains, de son torse. Il l'avait écoutée abasourdi, trempé sous le déluge de ses convictions. Elle grondait et souriait à la fois. C'était pure merveille.

Ils avaient discuté une heure sans se connaître, sur un banc de bois, sous un ciel de tambours. Penchaient au-dessus de leurs têtes *rufador* le grand tambour, *socador* le moyen et *crivador* le petit. Elle l'avait accueilli comme si elle l'attendait. Lion pensait que l'étape de São Luís avait été inscrite à son programme de conférences juste pour la rencontrer. Elle ne se choqua pas de le voir noter ses paroles dans son carnet. Pour y concentrer sa fougue, avoua-t-il. Elle l'encouragea. Puis continua sur le même ton enflammé : “On a l'habitude de traiter São Luís de belle assoupie qui somnole au son des tambours, mais j'affirme qu'à ce jour, la majorité de la population ignore tout de ce rituel aux racines séculaires.”

Elle pointa le carnet de Lion pour qu'il écrive : “Moi, je veux rendre le Maranhão aux Maranhenses à partir du Tambor. Oui. Et pour cela, je me sers d'une loi, la loi 10.639/03, qui m'autorise à porter le Tambor de Crioula dans les écoles*. Je veux transmettre aux enfants l'orgueil de leurs origines et faire tomber tout un fatras de barrières sociales et raciales. Avec le Tambor, c'est l'histoire et la culture afro-brésilienne que j'entends introduire dans les classes. Je lutte à petits pas de danse. C'est l'estime de nous-mêmes qui est en jeu. Et ce n'est pas rien.”

* Cette loi rend l'enseignement de l'histoire d'Afrique et des manifestations afro-brésiennes, ainsi que l'histoire des Indiens obligatoires dans les écoles.

Elle riait comme pour s'excuser de son emportement.

Sa vie entière procédait de cette lutte.

Elle répéta : "Comment affermir notre amour-propre sinon en établissant définitivement l'importance du Noir dans l'édition de notre pays Brésil, grand reproducteur de préjugés ?"

Monsieur Lion buvait du petit-lait, ou plutôt, traduit en valeurs locales, de la *cachaça* et de la bière glacée.

Zayda appartenait à la classe dite "moyenne basse". Sa famille, comme des millions d'autres, résultait du subtil cocktail de gènes dont le Brésil avait établi une recette inégalée. Le barman céleste, qui présidait au comptoir de la destinée humaine, agitait le shaker et faisait naître de mêmes mères des fratries aux physionomies disparates. Le blond côtoyait le presque indien, la rose pâle était sœur du brun, et le crépu, frère du lisse. Zayda avait attrapé les attributs du nègre clair comme on chope un virus. On lui avait bien fait sentir. Elle était *a morena*, "la noirette". Élevée par des grands-parents blancs, elle fut protégée de la contamination des bas étages et placée dans des établissements scolaires où le teint de son épiderme serait dilué dans la lessive d'une majorité blanche. Elle devint *a moreninha*. Le diminutif aidant, paraît-il, à la dissolution. Mais à la maison, on ne lui épargnait aucun commentaire juteux sur le péché d'être Noir : "*Preto quando não suja na entrada, suja na saída...* Le Noir, s'il n'est pas sale en entrant, il l'est en sortant. Ma petite, on te prévient, évite de t'habiller en rouge. Ce sont les Noirs qui aiment le rouge." Les grands-parents de Zayda recouraient à un verbe discriminatoire pour camoufler leur propre confusion. Résultat : tous les efforts déployés pour la détourner de sa part culturelle "honteuse" la précipitèrent, dès qu'elle le put, vers les exubérances déconseillées. Le petit pas d'approche s'allongea vite en pas de danses. La ronde se referma sur Zayda. De la curiosité à l'initiation jusqu'à la maîtrise d'un groupe. Elle était devenue *Dona* par la force du désir. Elle avait vécu un véritable itinéraire thérapeutique pour se soigner d'une naissance critiquée. Elle se sentait mieux à présent.

Lion dit qu'elle lui apparaissait comme une héroïne de livre. Elle rit, mais ne marqua aucun étonnement. Il lui traduisit ses notes

écrites dans la maison de Nhozinho, son intérêt pour les résistances des perdants de l'Histoire, pour les expressions de minorités censurées par le mépris. Pourquoi d'ailleurs ne pas penser à un récit de voyage à leur recherche dans les marges du Brésil ? Oui, pourquoi pas ? S'il devait l'envisager, il choisirait alors une démarche de collecteurs de pépites, celles de la pensée ou d'un savoir-faire spontané. C'était sa vision d'une ruée vers l'or en suivant un itinéraire dicté par la présence historique de communautés noires, de Rio au Maranhão en passant par les États du Minas Gerais, de Bahia, Pernambouc, Sergipe, Piauí... Par exemple.

Lion avait débité des intentions en vrac.

Elle l'avait provoqué, gentiment, avec un sourire capable de fendre la rigide carapace de Sherlock Holmes : "Ce livre, allez-vous vraiment le faire ?"

L'espace d'une seconde, il revit la séquence du syndicaliste apostrophant Juscelino Kubitschek lors de sa campagne pour la présidence de la République en 1955 : "Alors, candidat Kubitschek, si vous êtes élu, est-ce que vous bâtirez vraiment Brasília ? Oui ou non ?"

Lion n'était candidat qu'à la présidence de ses propres rêves.

Il répondit évasivement : "*Se Deus quiser !*" Mais il lui promit de revenir.

Qui d'autre que Zayda aurait pu envoyer un document aussi provocateur ? La belle *Dona* de Tambor de Crioula devait se méfier des poussées de fièvre enthousiaste qui retombent aussitôt le dos tourné. Alors, elle avait profité du premier janvier pour rappeler à Lion sa résolution, voire harponner la curiosité du couple d'enquêteurs. Pour les pousser à l'action. Une robuste piquûre de rappel ! Lion pensa qu'elle n'y allait pas de main morte, tout en jugeant l'expression douteuse quand il s'agit d'un squelette. Et puis, soyons sérieux, avant de placer le crâne de Luzia parmi les figures afro-brésiliennes, au rang de tête de file, il leur faudrait sans doute parcourir quelques milliers de kilomètres. La vraisemblance de l'hypothèse restait à confirmer.

— J'ai remarqué Zayda dans l'assistance quand j'ai raconté nos aventures africaines à la faculté de lettres de São Luís. Une présence souriante et insistante.

Leuk avait écouté Lion avec une attention bienveillante. Puis déclara de manière insistante :

— Il reste du mousseux rosé de Gamay, *Sweet bubbles* de chez Lagneau. Voici la meilleure occasion de finir la bouteille. L'année s'annonce bien : nous partons au Brésil.

Sur ces mots, le jour se leva.



duzia

